

Sabine Kraenker. La violence verbale cachée dans le texte *Merci pour ce moment* de Valérie Trierweiler¹

Le 25 janvier 2014, à 18h48, François Hollande fait parvenir à l'AFP ce communiqué : « Je fais savoir que j'ai mis fin à la vie commune que je partageais avec Valérie Trierweiler ». Celle-ci commentera à une journaliste du *Parisien* lors de sa visite en Inde, après la rupture : « Dix-huit mots, presque un par mois passé ensemble depuis son élection », et encore : « Il faut être deux pour s'aimer, mais il suffit d'un pour se quitter ».

Écrire un livre pour Valérie Trierweiler « la mal-aimée, ce serait un moyen de faire à nouveau parler d'elle-même et, plus encore, de se justifier. Une ultime tentative de réhabilitation pour la plus impopulaires des Premières Dames ». ² C'est ce qu'elle fera sous la forme du livre *Merci pour ce moment*, en dépit du devoir de réserve auquel elle est supposée être soumise.

Pourquoi j'écris ?

À la question « pourquoi j'écris ? », Trierweiler répondra :

« Il m'est apparu comme une évidence que la seule manière de reprendre le contrôle de ma vie était de la raconter. J'ai souffert de ne pas avoir été comprise, d'avoir été trop salie ». (p.6)

Ou encore

« J'ai donc décidé [...] de prendre la plume pour raconter mon histoire, la vraie ». (p.6)

Valérie Trierweiler veut écrire sa version de l'histoire qu'elle a vécue *versus* la version donnée au fil du temps et des événements par [les médias français](#). Sa démarche s'apparente à celle de Rousseau en son temps. Dire toute la vérité sur elle-même et croire la tentative possible.

Les médias au moment de la sortie de son livre ont parlé de livre de vengeance. Il me semble pourtant que ce livre est surtout un « banal » livre de la rupture amoureuse, un de ces nombreux textes comme ceux que j'ai étudiés pour ma thèse. C'est ce que je voudrais montrer. Cependant, à cela s'ajoute des dimensions inédites que je n'avais pas rencontrées auparavant et qui selon moi font l'originalité du texte.

La scène de la rupture

Avant les mots de la rupture qui seront envoyés à l'AFP, l'espoir était toujours possible. Le communiqué à l'AFP est une véritable scène de rupture publique. Trierweiler la raconte :

« Il est assis, mal à l'aise, un petit papier à la main. Il me lit le communiqué de rupture qu'il a prévu de livrer à l'AFP, dix-huit mots froids et orgueilleux, chacun est comme un coup de poignard. Je m'effondre devant la dureté de sa phrase, cette manière méprisante de " faire savoir " qu'il " met fin à la vie commune qu'il partageait avec Valérie Trierweiler "...

¹ Paris, Éditions les Arènes, septembre 2014

² Robert Schneider. *Premières Dames*, p. 256

Je me lève et pars en hurlant :

- Vas-y, balance-le ton communiqué si c'est ça que tu veux.

Il tente de me rattraper, de me prendre dans ses bras.

- On ne peut pas de quitter comme ça. Embrasse-moi.

Il me propose même que nous passions la dernière nuit ensemble... Je me dégage avec force, je pars sans me retourner, le visage inondé de larmes. J'apprendrai plus tard qu'il aura fallu trois conseillers officiels, entre deux piles d'affaires courantes à expédier, pour rédiger ma répudiation, l'acte de décès de notre amour. [...] Pourquoi tant d'inhumanité ? De violence ? Il a désormais les plus hautes responsabilités. S'il ne peut y avoir l'art, qu'il y ait au moins la manière. » (p. 28)

Cette scène se situe au début du livre de Trierweiler, comme c'est souvent le cas dans un texte de rupture.

Auparavant, Hollande a essayé de négocier un message de rupture commun, il a essayé de faire de cette rupture unilatérale, un contrat signé par deux partis. Comme il ne veut pas passer pour un bourreau, il envoie des messages qui réclament indirectement de la part de Trierweiler qu'elle partage le sentiment que lui, auteur de cette rupture unilatérale, n'est pas un « salaud ».

«[...] Je reçois un message de mon bourreau. Il vient d'actionner la guillotine et m'envoie un mot d'amour : " je te demande pardon parce que je t'aime toujours" ».(p.29)

Ce qui se passe autour du message de la rupture est typique de ce qui se passe dans une rupture ordinaire. Par ailleurs, la dimension publique du message en fait l'originalité.

La reconstitution des faits : Trierweiler se fait l'archéologue de l'histoire d'amour

Le texte se construit ensuite sur la classique reconstitution de la relation amoureuse et de ce qui n'a pas fonctionné à un moment donné. Trierweiler traque les signes de l'infidélité. Mais elle essaye aussi, tout le long du livre, de comprendre ce qui a changé dans la relation entre Hollande et elle, ce qui constitue encore une caractéristique de la structure et du contenu du récit de rupture.

Elle exprime son regret : « Faire demi-tour. Comme j'aimerais à cet instant retourner en arrière, que ces années n'aient pas eu lieu » (p. 50)

On comprend la nostalgie évoquée dans les lignes qui précèdent ce passage, l'évocation de la maison du premier mariage, des enfants jeunes qu'on emmène à l'école, mais je n'ai jamais rencontré le regret d'avoir vécu l'histoire. Soit on regrette d'avoir été quitté et on ferait tout pour revenir en arrière, à n'importe quel prix, soit on admet que l'histoire est terminée mais on ne regrette pas de l'avoir vécue.

On peut lire aussi :

« Quatre jours encore et il me parlait de nous retrouver. Il me fait porter des fleurs à tout bout de champ, y compris lorsque je suis à l'étranger. Il me fait des déclarations passionnées. J'y ai parfois été sensible. Son retour de flamme m'a troublée ». (p. 75)

Pourquoi une femme éperdument amoureuse ne reviendrait-elle pas dans les bras de son amant s'il le lui demande ? D'autant qu'en regagnant ses bras, elle redeviendrait Première Dame, ce qu'elle a aimé être.

L'explication est donnée p.106 « Pas un jour ne passe sans qu'il me demande de lui pardonner, et qu'il me propose un recommencement. Je n'y arrive pas, je ne peux pas. La douleur est trop forte. Elle est à la mesure de l'amour que je lui portais. Jusqu'à notre séparation, je suis restée amoureuse, éperdue, prête à tout pour un regard, un compliment, une attention. J'étais raide dingue de lui. Avec le temps, je devenais dingue et raide. Son infidélité a rompu le sortilège. »

(p.138) « Ne pas savoir où est la vérité et où est le mensonge m'empêche de reconstruire ce petit noyau de confiance, je le sais désormais, sans lequel toute relation avec autrui est une impasse ».

(p.156) « Trop de mensonges, trop de trahisons, trop de cruauté [...] J'aurais pu décider de le croire et accepter sa proposition. Revenir par la grande porte. J'aurais pu savourer une revanche sur tous ceux qui s'étaient réjouis de mon départ. J'aurais eu quelques jours d'euphorie, et après ? Quelle aurait été ma vie sur le champ de cendres de nos amours brûlées ? Dans cet éphémère, je préfère la noirceur à la griserie. J'aurais pu récupérer "l'aile Madame ". Au lieu de ça, j'en ai désormais deux : deux ailes pour reprendre mon envol ».

Tout ceci est typique de la fin d'un récit de rupture. L'écriture permet la libération, à la fin la page est tournée, le livre a servi de catharsis, a permis la reconstruction.

Les trois narrataires du récit

Mais il y a trois narrataires dans ce récit et c'est ce qui en fait la particularité : François Hollande, les médias, les Français.

La première mise au point se fait avec François Hollande.

(p. 181) « Tout ce que j'ai écrit dans ce livre est vrai ».

« Le Président a résumé notre histoire en dix-huit mots glacés, qu'il a lui-même dictés à l'AFP. Ces pages en sont la réplique ». (p.181)

« J'ai envie de vivre, d'écrire d'autres pages de cet étrange livre, de ce singulier voyage qu'est une vie de femme. Ce sera sans toi. Je n'ai été ni épousée, ni protégée. Puis-je seulement avoir été aimée autant que j'ai aimé ». (pp. 181-182)

Il y a de la violence dans une rupture et le livre témoigne de cette violence. Mais il n'y a pas à proprement parler de violence verbale.

La seconde mise au point se fait avec les médias. C'est à cet endroit précis que se situe la violence verbale du livre et non dans un supposé règlement de compte avec Hollande. Ainsi, par exemple, (p.80), Christophe Barbier de *L'Express* veut faire une interview de Trierweiler après l'élection, ce qu'il avait déjà fait avec Carla Bruni au lendemain de l'élection de Sarkozy, et cela avait permis une vente record de l'hebdomadaire, mais Trierweiler décline poliment. Christophe Barbier publie alors à la une de son hebdomadaire une photo du couple présidentiel avec comme titre « Qui est le chef ? ».

D'après Trierweiler, on ne lui pardonne pas, en tant que journaliste, d'être passée de l'autre côté de la barrière.

Ce qui domine dans les médias est l'image de la mère Ségolène, de la Madone et cette image s'oppose à celle donnée par Trierweiler qui reste simplement la maîtresse du Président. (p.46)

Trierweiler est celle qui a détruit le couple mythique de la politique (p.47), elle est la femme illégitime.

Des livres sont écrits sur elle par des journalistes : *La Frondeuse*, *La Favorite* dont les titres sont évocateurs de l'image qui est donnée d'elle.

Elle est appelée le Rottweiler, le molosse de François Hollande (p. 134)

Le fantasme est irrésistible pour les médias : c'est une parvenue déguisée en Marie-Antoinette qui dépense l'argent public au gré de ses caprices, et c'est trop beau pour être faux (p. 147) (à propos des coussins et du mobilier en bois précieux soit disant commandés pour le Fort de Brégançon).

Elle est décrite comme la première pute de France (p. 153)

Où est la violence ? Dans les propos de Trierweiler ou dans ceux qui lui ont été adressés par les médias ? Selon moi, la violence verbale est dans la restitution des propos de la presse, propos bien réels que tout le monde connaît. La violence verbale se situe du côté de la presse et non de Valérie Trierweiler.

La dernière mise au point se fait avec les Français : elle réhabilite son image. Elle a présenté le résumé de son histoire d'amour avec Hollande, elle a présenté ce que les médias ont dit sur elle en comparaison de la vérité intime, de son vécu de l'histoire d'amour et de l'histoire à l'Élysée.

Conclusion

La question de la légitimité est, selon moi, le vrai lieu de la violence verbale cachée.

Trierweiler se sent doublement illégitime (p. 129), illégitime par rapport à Ségolène, illégitime de par la classe sociale d'où elle est issue. Au lieu d'avoir l'impression d'avoir trahie sa classe sociale d'origine en adoptant les codes et le langage d'une autre classe sociale, dominante, comme le décrit Annie Ernaux dans toute son œuvre, elle ne se sent pas encore, au contraire, à la hauteur de la nouvelle classe sociale qui l'a accueillie. D'ailleurs François Hollande l'appelle Cosette ou Cendrillon.

La dernière violence verbale du livre se situe à cet endroit. Trierweiler se sent illégitime, partenaire illégitime de Hollande et Première Dame illégitime. Elle ressent qu'elle n'a pas de légitimité à la place où elle est, elle devrait être davantage. En filigrane du livre, il y a cette violence verbale où elle accuse Hollande d'être illégitime lui aussi, mais en tant que représentant de la gauche. Il n'a pas de cœur, il imagine que les handicapés font commerce de leur handicap, il hait la souffrance, ne connaît pas le prix des choses ; elle est légitime en tant que représentante de la gauche, elle connaît le montant du smic. La violence de Trierweiler à l'encontre de Hollande ne se situe pas au niveau de l'histoire d'amour brisée mais au niveau social. Trierweiler qui se sent illégitime, montre, à travers les descriptions de Hollande dans son livre, qu'il est lui illégitime en tant que candidat de gauche. C'est là qu'est la violence de son livre. La violence amoureuse est déplacée sur des enjeux de classe.

« Elle est pas jojo, la famille Massonneau » (p. 127) dit un jour François Hollande après un déjeuner dans la famille de Valérie Trierweiler. À travers le livre, *Merci pour ce moment*, elle répond là où elle n'a pas su répondre de suite.